

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 7

Artikel: Comment un bienfait n'est jamais perdu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bordée de jurons et ses yeux volcaniques disaient clairement: «Ah! c'est ainsi! Eh bien, à nous deux maintenant!»

Et voilà que, debout, un peu ployé sur les jarrets, arquant ses jambes écartées, poings sur les hanches, il entame un nouveau couplet de la vulgaire barcarolle et se met à peser tantôt à babord, tantôt à tribord. Et à chaque impulsion de son corps, en cadence, la barque penche à droite et à gauche. Et cela toujours plus fort et plus vite, le jeune lord précipitant le rythme de son refrain et redoublant de vigueur. Si bien que tantôt l'un côté, tantôt l'autre plonge dans l'étang et qu'à chaque oscillation l'esquif cuve l'eau à pleines écopés.

— Mais finis donc, William! C'est stupide à la fin! hasarde encore le compagnon de Percy et de Kehlmarck. Si tu continues nous allons chavirer!

(à suivre)

Comment un bienfait n'est jamais perdu

par *St. Loup*

(Dédié à . . . une femme! Mais il s'agit de Madame Colette!)

C'était en décembre 1950. Il était tombé de la neige toute la soirée, et bien rares étaient les passants qui circulaient dans les rues à cette heures tardive. J'avais pourtant dû me rendre à une soirée et frileusement emmitouflé dans mon pardessus dont j'avais relevé le col, je me hâtais vers mon domicile, nullement soucieux d'observer d'un regard apparemment négligent les abords des jardins de l'Observatoire.

A l'angle du Boulevard St. Michel, alors que j'allais prendre mon élan pour franchir d'un trait cette grande avenue que balayait un glacial vent du nord, je perçus de faibles, oh mais très faibles gémissements. Je me penchais et aperçus une petite masse toute recroquevillée et tremblante. Je compris alors que j'avais affaire à un chat. La pauvre bête, surprise par la tempête ne savait sans doute où se réfugier. Je la caressais doucement de ma main dégantée, puis m'apprêtais à repartir. Que pouvais-je faire d'un chat? Sans porter à ces animaux l'affection que leur voue le cher Paul Léautaud, je suis loin d'être insensible à leur sort, mais ma famille vit dans la crainte de continuelles complications avec notre domestique, personne fort autoritaire qui, elle, n'aime pas du tout les chats. Aussi allais-je donc abandonner la pauvre bête à son destin, c'est à dire à la mort, quand les appels reprirent, plus tristes, plus pressants. Je la regardais encore puis n'écoutant que mon bon coeur je l'emportais.

Arrivé chez moi, l'animal nullement intimidé et qui avait repris des forces au contact de la chaleur s'en alla se réchauffer près d'un bon feu de bois. C'est alors que je constatais que ce que j'avais pris pour

un vulgaire chat de gouttière était en réalité un amour de bébé-chat persan, dont la fourrure somptueuse et bien entretenue resplendissait à la lueur de l'âtre, et dont le cou s'ornait d'un petit collier sur lequel était gravé le nom et l'adresse de son propriétaire. Ce qui me rassura un peu quand aux suites de mon initiative.

Le lendemain, qui se trouvait être un dimanche, sur le coup de 2 heures, j'emballais ma bestiole dans une couverture et me dirigeais vers l'adresse indiquée. Chez qui allais je me trouver? Chez une vieille concierge? C'était bien possible, car quelle est la vieille concierge de Paris qui ne possède pas son matou pour le plus grand dam des locataires grincheux? Ou chez une petite vieille économiquement faible qui attend dans un appartement sans joie une mort aussi discrète que possible? Ou encore chez des snobs qui auraient possédé cet animal dans l'unique but de s'en amuser entre deux bridges? Tout en faisant ces réflexions j'avais atteint l'immeuble en question. C'était une bâtisse moderne, cossue certainement pas un immeuble à petites vieilles ni à mère pipelette. Dans la loge on me renseigna, et je me retrouvais dans l'ascenseur, le chat étant toujours enfoui dans sa couverture.

J'étais de plus en plus intrigué? Peut-être me claquerait, on la porte au nez? Viendrait-on seulement m'ouvrir? et si l'on m'offrait une récompense? et si... Mais j'avais sonné et je me trouvais presque aussitôt nez à nez... avec un charmant garçon de 25 ans, grand, brun, d'allure fort distinguée, et élégamment habillé d'une robe de chambre verte. Je n'eus pas besoin de m'expliquer, mon pensionnaire avait déjà sauté dans les bras de son maître. Je fus donc prié d'entrer et tandis que mon hôte m'offrait un siège, nous nous présentâmes très cérémonieusement.

Je racontais immédiatement l'incident de la veille, tout en examinant discrètement les lieux. Visiblement, j'étais dans une garçonnière meublée, avec goût, de meubles de prix. Pas de présence féminine qui se trahit toujours par quelque écharpe, ou colifichet oublié sur une table ou dans un coin. Au mur... tiens tiens... une reproduction de l'homme au gant, bien connu des amateurs de peinture et aussi d'autre chose.

Maintenant, j'apprenais les causes de la fuite du cher animal... le personnel est si négligent n'est-ce pas... «Oui, mais mon interlocuteur l'était moins qui avait dans sa bibliothèque le dernier ouvrage paru de M. Peyrefitte. Lequel voisinait avec *Le portrait de Dorian Grey*, et les oeuvres complètes de Marcel Proust. Je pouvais donc me lancer sur le terrain littéraire, terrain glissant s'il en est, car il aboutit assez rapidement sur le divan du maître de séant.

Le persan roval (car royal il était) assista à nos ébats sans en être autrement scandalisé, et le plus chat des deux fut bien certainement son maître, bien qu'il n'ait pas de griffes. Ma technique ne dut pas déplaire car je fus réinvité, tant est si bien que nous nous aperçûmes un beau matin que nous étions pratiquement mariés, sans être passé devant M. le Maire. Nous adoptâmes pourtant le régime de communauté, et le minouchon fut déclaré propriété indivise.

Ainsi se termine mon histoire, nous n'eûmes pas, comme dans les contes de fées beaucoup d'enfants, et cela vaut mieux, je crois; mais

nous sommes pourtant très heureux. Et si, un soir d'hiver vous entendez geindre un pauvre matou: un bon conseil, n'hésitez pas, sauvez-le. Un bienfait comme le dit le proverbe

A l'aurore de temps nouveaux

par Daniel

(fin)

Ce dont nous manquons toujours, c'est de compréhension. La plupart des gens qui nous condamnent le font suivant d'anciennes formules ou répètent bêtement ce qu'on leur a dit, persuadée d'être dans le vrai. Le mal est encore plus grand lorsque ceux qui seraient bien placés pour nous aider refusent de le faire. Je pense surtout aux ecclésiastiques qui peuvent beaucoup. A ce propos, je tiens d'un ami sûr l'effarant récit d'un prêtre très connu qui, récemment, en chaire, s'est permis de nous menacer des foudres du Ciel. Dans l'auditoire se trouvaient des homosexuels dont quelques-uns ont eu le courage, à l'issue du sermont de rendre visite au prélat. Ayant obtenu non sans peine l'audience désirée, ils manifestèrent leur surprise et leur déception d'avoir été traités de la sorte par un homme dont la culture devrait avoir ouvert les yeux. Il leur fut répondu, d'une voix méprisante: «Je n'ai pas à recevoir de reproches. En chaire, je connais mon métier!» (sic.) Triste métier, en vérité, que celui de jeter l'opprobre au lieu de faire appel à l'amour et à la tolérance, ainsi que le veulent les Saintes Ecritures . . .

Quand de tels soutiens nous font défaut, on ne saurait s'étonner que certains d'entre nous soient désemparés. Car s'il y a des homosexuels qui vivent pleinement, d'autres sont inquiets, tourmentés par le mal qu'ils ont entendu.

Non, non! nous ne sommes pas malades ni en marge de quoi que ce soit. Je le répète: seul l'objet de notre affection diffère de celui des autres hommes. Mais pour le reste, nous nous valons. Les récentes découvertes de la médecine et de la psychologie, qui ouvrent des horizons nouveaux, montrent que les hommes sont unis par un substrat identique. L'humanité ressemble à une chaîne immense où l'on passe, d'un extrême à l'autre, par tous les intermédiaires possibles. Les différences ne sont que questions de nuances. Mais ce sont évidemment les figures de proue qui retiennent notre attention. C'est donc à celles-ci que devraient s'adresser ceux qui s'intéressent à notre cause. Tant d'études ont été écrites (et le sont hélas encore) qui souffrent à notre égard d'une pitoyable méconnaissance des faits les plus élémentaires! Nous sommes regardés de l'extérieur par des gens qui s'en tiennent trop souvent à des préjugés, à des jugements hâtifs portés sur quelques homosexuels douteux, ces derniers étant d'un abord facile, jamais à cours d'histoires drôles mais généralement sans valeur.

Mais nous comptons aussi des hommes qui, appartenant à l'autre